



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

### MODES.

C'était presque une solennité que la rentrée de Duprez, lundi, dans *Guillaume Tell*. — Il ne s'agissait pas seulement de la rentrée de notre premier ténor dans le plus beau, le plus complet des rôles; M<sup>lle</sup> Grimm, la charmante transfuge de l'Opéra-Comique, devait chanter le rôle de Mathilde; ensuite Marié, le ci-devant ténor, qui s'était tant de fois chargé du rôle d'Arnold, poursuivait le cours de sa métamorphose de baryton, en abordant le rôle de Guillaume Tell. — Enfin, la danse avait convoqué le ban et l'arrière-ban de ses illustrations.

Donc, il y avait foule, et ce que nous pouvons constater avec la plus grande joie, foule élégante; aussi élégante, bien entendu, que le comporte la saison, c'est-à-dire de la fraîcheur et du goût dans la sim-

plicité des toilettes. — Du reste, nous avons déjà fait cette même remarque aux dernières solennités dramatiques qui ont eu lieu à Paris, ce qui prouve que Paris n'est pas au-si désert qu'on veut bien le dire, et ce qui est en outre du meilleur présage pour la réouverture des Italiens, le 1<sup>er</sup> octobre. On abuse un peu trop de cette phrase : *Il n'y a personne cette année*. On en abuse parce qu'on la dit et on la répète partout, non-seulement à Paris — ce qui est toujours un peu vrai en cette saison — mais aux eaux, aux bains de mer, partout où avait coutume de se réunir la fashion parisienne. Et il faut pourtant que l'on soit quelque part. Aussi, Dieppe et le Tréport ont revu leur élégante colonie de baigneurs; on y joue, on y danse, on y refait cette bonne et charmante vie que nous savons tous. Et c'est un peu partout la même chose, à Boulogne, au



Havre, à Saint-Valery, et en même temps à Neri, à Vichy, aux Pyrénées et à Bade.

Mais l'événement du jour, c'est l'inauguration du chemin de Dunkerque, qui a réuni la foule brillante et innombrable des touristes. De plus de cent lieues à la ronde (qu'est-ce que cent lieues par le temps de chemin de fer qui court?), on accourait à cette fête, sans rivale peut-être dans les annales de la Flandre, ce pays classique des cortèges, des jeux, des concours de musique, des *kermess* de toutes sortes. Les géants traditionnels étaient sortis de leur antre avec tout leur fantastique cortège, et avaient reparu revêtus de leurs plus éblouissants costumes. Ils allaient se promener par les rues de la ville, rasant les gouttières et les cheminées des maisons avec les flots de leurs panaches. Bien plus encore, les géants des autres villes, cette sorte de mythologie grotesque et héroïque tout à la fois de nos provinces du nord, avaient répondu à l'appel des Dunkerquois, et Gayant, de Douai, avec sa femme, ses enfants, son héraut d'armes, son pannetier et son bourreau, défilait gravement dans le cortège de Jean Bart, et dansait ensuite des bourrées au bruit du joyeux carillon de Dunkerque, et aux hourras et aux bravos de la foule émerveillée. Dunkerque avait reçu ce jour-là la population de toute une province; on offrait des prix fabuleux pour le moindre réduit; ce qui n'a empêché un grand nombre de voyageurs de passer la nuit à errer par les places de la ville et sur la plage de la mer; c'est poétique, mais peu confortable. Heureusement que le ciel, quelquefois assez hyperboréen de la Flandre, était d'une sérénité toute napolitaine, et que l'Océan se ridait à peine sous une brise véritablement méditerranéenne.

Mais le convoi est déjà revenu, les laborieuses villes du nord ont repris leurs travaux, et en attendant l'hiver, ou au moins les premières fêtes de l'automne, les courses du Champ-de-Mars et les petites soirées dansantes, notre élégante population de touristes va se retrouver à ses rendez-vous de prédilection, à l'Hippodrome, au Château des Fleurs et au parc d'Enghien.

Jeudi, M. Marrast a donné une fête splendide à l'hôtel de la présidence. Jamais les invitations n'avaient été aussi nombreuses,

jamais non plus on n'avait déployé plus de recherches, de luxes, de splendeurs de tous genres. Le bal s'est prolongé fort avant dans la nuit; et toute la nuit on a entendu par les rues de Paris ce murmure vague, ce roulement incessant de voitures que l'on connaît si bien dans les longues et joyeuses nuits d'hiver.

Mais ce n'est pas seulement à Paris que les modes affectent une si grande simplicité. Le goût des toilettes *simples* est général aujourd'hui à l'étranger comme en France; — mais, aussi, à cause de cette simplicité même, il faut que nos artistes soutiennent mieux que jamais leur réputation de goût et de distinction.

C'est ainsi que nous avons remarqué chez M<sup>me</sup> Marie Séguin<sup>1</sup>, parmi les préparatifs d'une riche expédition, un chapeau de velours noir de la plus grande simplicité; la passe était formée par des bandes de velours qui faisaient l'effet d'un ruban. Il n'y avait pour tout ornement qu'un large pli en velours, d'où s'échappait une bande qui entourait la calotte et venait joindre une plume nouvelle qui était posée tès-avant sur la passe. Le dessous était fait avec du petit velours cerise, disposé de la manière la plus gracieuse pour encadrer la figure. Du reste, nous avons souvent remarqué que les plus jolies innovations pour intérieurs de chapeaux sortaient de cette maison. Nous devons citer aussi un chapeau de velours épinglé blanc, brodé merveilleusement, de telle sorte que le relief de cette broderie était parfaitement harmonisé avec le velouté qu'a ordinairement le velours épinglé.

Une plume d'une grande richesse, et qui semblait avoir été composée pour la broderie, faisait seule l'ornement de ce délicieux chapeau. Une capote du matin était ornée d'une voilette riche et d'un goût remarquable, mais posée surtout avec une grâce indicible. Quelques coiffures de déjeuner ont fixé notre attention; mais la plus remarquable, c'était une coiffure du soir, dont la composition nous ferait entrevoir un grand changement dans la mode. La composition en était riche, grandiose; on voyait que les idées d'un maître avaient

<sup>1</sup> Rue Neuve-des-Capucines, 5.



présidé à l'innovation : nous attendrons un peu plus tard pour en donner la description.

On porte cette année beaucoup de fleurs sur et sous les chapeaux ; mais la fleur artificielle exige la perfection. C'est pourquoi nous recommandons souvent la maison *Mertens* à nos lectrices, à qui nous allons citer plusieurs de ses nouveautés : d'abord le terraspic, charmante fleurette, qui se fait en toutes couleurs ; le pistillis rose ou blanc, fleur de la famille des cactus, et dont les longs pistils s'échappent en gerbes gracieuses de la corolle : cette fleur est d'un délicieux effet sur une paille d'Italie ou de riz ; des *nels-des-bleds*, dont on fait des touffes, ou que l'on mêle à d'autres fleurs ; des branches d'aubépine fleuries, de baguenaudier et d'églantines, des pâquerettes de toutes nuances. Il a composé aussi de ravissants bouquets de fleurs des champs, et des violettes des bois de deux nuances qui sont charmantes sur une capote de crêpe.

Voici un nouvel emploi du ruban : ruban moins poétisé que ceux dont Deshoulières ornait le cou de ses blancs moutons, ou que Némorin attachait à sa houlette, ou dont la bergère parait son léger corsage... Mais ruban, touffes, dont toute jolie femme pourra faire hommage à celui qui lui plaira entre tous. — Ruban qu'elle pourra détacher de sa ceinture pour le passer autour du cou d'un bel enfant du siècle, d'un lauréat ou d'un aspirant à la gloire... — Enfin, voici...

Aujourd'hui, les jeunes gens portent, en guise de cravate, de larges rubans formant deux coques par devant, et dont les bouts descendent à volonté sur la poitrine. Cela a quelque chose de frais et de naïf qui va bien à la jeunesse imberbe. L'on comprend quel nouveau débouché pour les rubans ! les cadeaux charmants et faciles qui en résulteront ! Et le parti qu'en pourront tirer les mères, les sœurs, et même les cousins, et quelques ingénues jeunes filles qui trouveront toute une idylle dans une cravate de ruban ?

## MONSIEUR LÉONCE.

(SUITE ET FIN.)

Léonce sortit éperdu et bouleversé. Il rentra chez lui et pleura jusqu'à la nuit en mêlant dans ses lamentations les deux noms adorés avec un pareil délire de passion.

Léonce était un homme très-bizarre, comme vous voyez, bien qu'il fût du monde et de la plus suprême élégance dans toute autre circonstance de sa vie. En amour, il perdait la raison. Il était ridicule et exagéré comme un commis de nouveautés ou un clerc de notaire villageois. C'est que l'amour est le plus violent des poisons. Le mariage, qui est son antidote, ne guérit pas toujours parfaitement ceux qui ont été violemment attaqués par le toxique.

Léonce retourna, comme d'habitude, chez M<sup>me</sup> de K..., pour attendre le résultat de l'expérience qu'il avait conseillée. Il n'y avait rien de changé extérieurement aux relations établies entre eux. On se voyait de même, on se parlait, on riait, on jouait. Rien ne transpirait. Un œil peu exercé n'aurait trouvé aucune différence entre le passé et le présent. Mais quelque chose couvait mystérieusement dans la maison. Il y avait là comme une rumeur sourde qui précède l'orage. On se regardait attentivement. On était, de l'un et de l'autre côté, un peu embarrassé, un peu distrait. Les jeunes filles surtout avaient entrevu vaguement l'enquête cachée à laquelle leur mère les soumettait. Elles étaient mutuellement aussi amicales, mais plus réservées. Une certaine rivalité instinctive et toute de divination s'était déclarée entre elles. Les sœurs se piquaient souvent sans se blesser, et s'attaquaient sans se haïr. Enfin, un nuage avait troublé le calme, et chacun s'agitait, palpitait dans l'attente, inquiet pour l'avenir. Il s'agissait de la vie.

Un soir des premiers jours de juin, après une belle soirée passée à la campagne, M<sup>me</sup> de K... renvoya ses filles adroitement et fit signe de rester à Léonce, qui se retirait.

Le jeune homme s'arrêta tout court et retomba sur sa chaise. Il avait senti un grand coup au cœur. Son sort était décidé..... La mère et le futur se turent d'abord sous le poids d'une émotion. Aucun des deux n'o-



Sait commencer le premier, craignant de répondre comme d'interroger, redoutant un aveu et une condamnation. La mère rompit ce silence embarrassant, et dit d'une voix timide : — J'ai suivi vos conseils, monsieur Léonce.

— Ah ! et vous avez su que... Vous avez interrogé mesdemoiselles vos filles?...

— Je n'ai pas eu besoin de recourir à ce moyen violent. J'ai tout appris sans effort et à coup sûr ; car j'ai observé ; j'ai deviné. Je connais mes filles ; j'ai été jeune et je suis mère...

— Et vous avez trouvé sans doute qu'aucune n'a de sympathies pour moi. Aucune ne m'aime ! Que je suis malheureux !

— N'allez pas si vite. Je ne dis pas cela. Je suis convaincue, au contraire, que vous êtes aimé.

— Ah ! malheur !... Et par laquelle ? La vive Alphonsine ou la tendre Clémentine?...

M<sup>me</sup> de K... rougit et ne répondit pas. Léonce répéta la même question sans plus de succès. A la troisième interpellation, M<sup>me</sup> de K... cacha son visage avec son mouchoir, et dit : — Il me coûte beaucoup de vous répondre. Si vous pouviez me deviner !...

— Deviner !... Promettez-moi de répondre seulement oui ou non.

— Je le promets.

— Eh bien ! Alphonsine m'aime-t-elle ?

— Oui...

— Et l'autre, alors ?

M<sup>me</sup> de K... se leva en rougissant... Léonce, hors de lui, s'écria : Bonheur du ciel ! Je suis aimé de toutes les deux !...

Le jeune homme fit un bond de joie, et la mère sortit en sanglotant.

Un soir de juillet, M<sup>me</sup> de K... était seule dans son salon. Elle était triste et abattue. Léonce n'était pas revenu depuis la scène que nous avons racontée. On avait envoyé chez lui ; il n'était plus à Paris. Du reste, point de nouvelles ; aucune lettre ; aucun souvenir ; personne ne savait ce que le jeune homme était devenu, et on faisait sur son compte les suppositions les plus alarmantes. Donc, M<sup>me</sup> de K... était triste, non sans raison.

Le domestique apporta une lettre. Elle était timbrée de Senlis.

— Senlis, dit M<sup>me</sup> de K..., je ne connais personne dans cette ville...

Elle retourna la lettre.

— Un cachet noir !... Ah ! mon Dieu ; qu'est-il donc arrivé?...

La lettre était ainsi conçue :

Au château de Preuilly, 5 juillet.

« Madame,

» Mon fils est revenu de Paris dans ma » terre, mélancolique et très-souffrant. En » arrivant ici, il est tombé malade et ne s'est » pas relevé.

» Léonce paraissait en proie à un violent » chagrin, du genre de ceux que le monde » appelle en riant, suivant ses habitudes » féroces et infâmes, *peines de cœur*. J'ai » bien vu de suite que le mal était là et non » ailleurs, et j'ai voulu soigner son cœur » plutôt que son corps. Mais le remède était » impossible à appliquer, car le médecin » n'était pas assez instruit des détails de la » maladie.

» Léonce m'aimait beaucoup, et j'avais » toute sa confiance ; je puis le dire sans » vanité. Cependant mon fils n'a jamais » voulu m'avouer l'objet de sa funeste passion. Mes prières, ordinairement si puissantes, n'ont eu aucune force sur sa volonté invincible. Léonce me répétait tous les jours qu'il ne voulait compromettre personne, que je ne pourrais rien changer à son sort et que le mal était irréparable.

» Mon fils est mort dans mes bras ! Quelques minutes avant de rendre le dernier » soupir, il s'est tourné vers moi en disant : » Vous écrirez à M<sup>me</sup> de K..., à Paris, rue..., » n° .... Puis il est retombé !...

» C'est donc vous, madame, qui avez tué » mon fils... Ma douleur de mère ne connaît plus de respect ; et puisque j'ai trouvé » assez de force pour vous écrire, je puiserai » dans mon courage l'autorité qui m'appartient de blâmer votre abominable action. » Je ne sais qui vous êtes, madame ; mais » je devine sans peine que vous êtes une de » ces dangereuses femmes dont les salons » de Paris sont ornés ou, pour mieux dire, » empestés. Vous êtes une de ces misérables » coquettes sans âme qui écrasent les jeunes » gens de famille sous leurs pieds, qui n'ont » aucune pitié de la noblesse du sang, de la » sincérité des affections, de la force des





10 Septembre 1848.

Barreau

2377.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeau en dentelle de M. Clara Davis successeur de Maurice Beauvais r. Richelieu.  
 Robes et Mantelot par Camille. Mouchoir Chapron. Parfums Guerlain.*

*Mess. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.*







» premiers attachements dans un esprit  
» honnête et droit. Vous comptez vos succès,  
» vos conquêtes. Ce sont vos crimes qu'il  
» faut compter. Vous êtes des assassins,  
» comme les voleurs qui attendent un voya-  
» geur au détour d'une forêt. Vos robes de  
» bal sont tachées de feu ! Qu'elles vous  
» étouffent ! C'est une nouvelle malédiction  
» de mère qui s'appesantit sur vos têtes !  
» Dieu est juste ! Il vous punira !...

» Comtesse de ... »

— Ah ! mon Dieu ! s'écria M<sup>me</sup> de K... ,  
suis-je assez malheureuse ? Léonce est mort ;  
je n'ai pas marié une de mes filles , et c'est  
moi qu'on accuse. Mais comme elle dit :  
Dieu est juste !

ALFRED DE MARTONNE.

#### DE LA COQUETTERIE.

La vivacité de l'amour s'entretient par  
deux charmes bien différents, et qui pour-  
tant concourent au même but ; je veux  
parler de la pudeur et de la coquetterie.

La pudeur est une arme que la nature a  
donnée à la beauté pour la protéger contre  
la licence ; elle est, de plus, un secours qui  
lui sert à rendre plus profondes et plus en-  
flammées les impressions qu'elle produit ;  
ses heureux voiles ne dérobent aux yeux  
que pour peindre à l'imagination ; ses grâces  
naïves et touchantes portent en même temps  
à notre cœur ce calme et cette sérénité qui  
émanent de la vertu.

La nature a voulu faire plus que de pour-  
voir à la défense d'un sexe faible ; elle lui  
a confié une arme offensive, c'est la coquet-  
terie. La coquetterie a introduit dans le  
plus aimable des sentiments une espèce de  
guerre qui fait trouver plus de délices dans  
le prix et beaucoup de plaisir encore dans  
le combat. Elle est odieuse quand elle trahit,  
elle est souvent aimable et salutaire quand  
elle inquiète. On se plaint de la coquetterie  
comme on se plaint de la trompeuse espé-  
rance, et cependant celle-ci soutient la vie,  
celle-là prolonge l'amour.

La coquetterie court sur les limites de  
plusieurs défauts , mais elle les effleure lé-  
gèrement ; lors même qu'elle vous offre de  
douces erreurs, elle semble vous avertir de

vous tenir en garde contre elles ; ses légers  
artifices sont plutôt des fictions que des  
mensonges, il ne tenait qu'à vous de ne pas  
y croire. Si vous êtes aimé, gardez-vous  
d'accuser l'art innocent qui vous fait errer  
par mille charmants détours. Est-on mal-  
heureux de parcourir toutes les gradations  
du bonheur ?

La pudeur combat longtemps, mais quand  
elle cède un peu, ses défaites se succèdent  
avec rapidité. La coquetterie arrive pour  
prolonger sa défense et pour augmenter le  
charme de la conquête. La gloire et la vertu  
même assujettissent à mille épreuves ceux  
qui en cherchent les palmes ; l'amour aussi  
doit avoir ses épreuves. Une entière cer-  
titude d'obtenir, une entière sécurité de  
conserver, laissent l'imagination dans une  
contemplation immobile. On ne voit tous  
les jours que le même tableau, on le voit  
toujours plus froidement ; je préfère mille  
fois à cette languissante béatitude un  
doute qui penche vers l'espérance, quel-  
ques alarmes qui demandent de nouveaux  
efforts, et des efforts qui conduisent à un  
nouveau bonheur. Quiconque croit être  
assez aimé, n'aime plus, ainsi qu'un am-  
bitieux satisfait ne serait plus un ambi-  
tieux.

#### LA CANTATRICE.

Les artistes des départements en sont ré-  
duits à chercher à Paris des ressources pour  
vivre. Ces ressources, qu'ils ne trouvent  
pas toujours, ils les cherchent quelquefois  
dans les plus humbles fonctions.

Une jeune fille charmante chantait l'autre  
soir devant un café du boulevard des Ita-  
liens. Sa voix était pleine de mélancolie,  
ses yeux étaient humides de larmes ; chaque  
note contenait un sanglot et révélait une  
douleur. Un des auditeurs, qui, le lorgnon  
dans l'œil, dévorait du regard la jeune  
chanteuse, déposa cinq francs dans la sé-  
bile qu'elle lui tendit en passant.

— Petite, dit-il, ton adresse ?

— Monsieur !...

Et elle donna à ce mot une telle intona-  
tion, elle l'accompagna d'un tel geste, que  
l'audace fit place au respect.

— Pardon, mademoiselle, mais votre  
profession...



— Autorise l'insulte, je le sais, dit-elle en rougissant ; mais ma mère se meurt ; toutes nos ressources sont épuisées ; il ne me restait rien pour acheter des remèdes, et je chante ou, plutôt je mendie pour ne pas voir souffrir ma mère.

Le jeune homme prit sa bourse, et la plaçant dans la main de la chanteuse :

— Mademoiselle, dit-il, veuillez me donner votre adresse et me permettre de visiter madame votre mère.

Elle lui tendit une carte.

Le lendemain, il était chez la malade. Pendant huit jours, il ne quitta pas la maison, où, par ses soins, la joie revint avec l'abondance. Grâce à un excellent médecin et à un traitement donné à propos, la malade est aujourd'hui guérie ; mais celui qui a opéré ce miracle est tombé malade à son tour. Durant huit jours il a été témoin d'un dévouement si profond, de tant d'affection de la part de sa protégée ; il a découvert en elle tant de grâces unies à un si grand cœur, qu'au moment où elle le remerciait de la guérison de sa mère, il tomba à ses genoux en la suppliant, au nom de la reconnaissance, de le guérir aussi.

Elle prit sa main, la posa sur son cœur, essuya une larme qui brillait à travers ses paupières, et lui montrant sa mère :

— Vous m'avez sauvé la vie, dit-elle avec attendrissement, il est juste que je vous la consacre tout entière.

Le mariage se fera dans quelques jours. Un mariage préparé par le bienfait et la reconnaissance doit être heureux. La jeune fille remplissait l'an dernier l'emploi de première Dugazon sur l'une de nos premières scènes de province.

Mais, pour une dont la Providence conduit la destinée, combien en est-il que la grève et la misère poussent vers l'abîme éternellement ouvert ! Dieu seul en sait le nombre.

#### RESTAURATION DU CALEMBOUR.

Mazarin disait : « Tout arrive à Paris. »

Il aurait pu ajouter : « Tout y revient. »

Idées, choses, drôleries, sottises, énormités, arrivent, défilent, s'éloignent, quittent l'horizon, puis elles reparaissent.

Ce que vous prenez pour une marche n'est qu'une rotation.

Les dessins qui ornaient la robe de ma respectable aïeule sont aujourd'hui d'une suprême élégance, et si ma grand'mère revenait au monde avec tous ses atours, elle serait vêtue à la dernière mode.

Mais je crains que ces réflexions ne soient un peu trop philosophiques pour ce que j'ai à vous dire.

Le feuilleton fredonnait, il y a quelques années, la ritournelle suivante :

« Le vieil esprit s'éteint, le calembour s'en va, le coq-à-l'âne se meurt ! le coq-à-l'âne est mort ! »

Et après avoir fredonné ce refrain socialiste, tous les comparses des rez-de-chaussées le reprenaient en chœur, d'une voix de Bos-uet avec trois grognements à la clé.

Le vieil esprit se ranime sur toute la ligne ; le calembour n'est pas mort, et le coq-à-l'âne est en pleine restauration.

Quand un peuple imprime à la face de l'Europe des journaux graves intitulés : *le Perdu Chêne*, *le Beau nez rouge*, *la Fraie Raie publique*, il est mal venu à renier son passé.

Rassurez-vous donc, saintes muses du passé, ombres vénérées de la vieille gaieté française ! Le calembour pur sang, le calembour premier choix et superfin, avec sa marque de fabrique Bièvre, nous est revenu armes et bagages ; et pour prouver qu'il est bien vivace, il est entré tout botté dans le domaine politique, comme Louis XIV dans le parlement.

— Non, mille fois non, la monarchie n'a point emporté dans son linceul la race des viveurs insoucieux.

Il y a quelques jours, un ex-pair de France, fils d'une de nos célébrités impériales, M. d'E\*\*\*, passait à cheval devant un château des environs d'Orléans, manoir historique, d'une architecture merveilleuse, mais qu'il a été obligé de vendre pour payer ses folies de jeune homme.

Il s'arrêta un instant devant la façade.

— Ah ! s'écria-t-il en même temps, que je te mangerais bien encore !



## THÉÂTRES.

On doit prochainement reprendre au Théâtre-Français *Rodogune*, un des chefs-d'œuvre de Corneille, celle de ses tragédies où le grand poète a déployé, avec le plus de profondeur et d'éclat, les ressources de son génie. C'est M<sup>lle</sup> Rachel qui jouera, bien entendu, le rôle de Cléopâtre. Mais il est question auparavant d'une représentation au bénéfice de M<sup>lle</sup> Georges, et dans laquelle cette tragédienne et M<sup>lle</sup> Rachel paraîtront ensemble, la première dans *Cléopâtre*, la seconde dans *Rodogune*.

La première nouveauté pour M<sup>lle</sup> Rachel sera le *Moineau de Lesbie*, étude antique dont nous avons déjà parlé.

Le Théâtre-Italien est aujourd'hui au complet.

L'ouverture du Théâtre-Italien est toujours fixée au 1<sup>er</sup> octobre. Cette scène, malgré son origine étrangère, n'en est pas moins une institution nationale chez nous. Un homme compétent a dit que le Théâtre-Italien est comme une espèce de Conservatoire supérieur où s'enseignent par l'exemple les belles traditions du chant, et « qui nous empêche de retomber dans la barbarie musicale. »

Il faut donc soutenir la scène italienne dans l'intérêt de l'art et des plaisirs élégants. Il faut espérer que sa riche clientèle lui sera fidèle, et que cet hiver nous allons revoir ces belles soirées si chères aux dilettanti.

Les répétitions du *Val d'Andorre* se poursuivent activement à l'Opéra-Comique, où l'on étudie en même temps les *Monténégrins*.

Nous avons à enregistrer une bonne nouvelle : les arrangements du Vaudeville sont terminés. Ce théâtre, que tout Paris regrettait, va renaître et refleurir, car il passe dans les mains d'un administrateur qui a donné des preuves de capacité.

M. Bouffé a déjà dirigé le Vaudeville avant l'incendie de la rue de Chartres, et l'on sait quelle vogue avait alors ce théâtre.

On parle au Théâtre-Historique d'une représentation extraordinaire au bénéfice d'un artiste, et dans laquelle on donnerait, pour cette fois seulement, le drame d'*Antony*. M<sup>me</sup> Dorval y jouerait pour la dernière fois le rôle d'Adèle d'Hervy, et Laferrière, pour la première fois, le rôle d'Antony. On n'a pas oublié le retentissement qu'ont eu les représentations de cette pièce, et les questions littéraires et morales qui furent soulevées à son sujet. Les vicissitudes que ce drame a éprouvées, surtout à l'époque où il fut retiré de la Comédie-Française, la veille de la première représentation, fourniraient le sujet d'une épopée aussi piquante que le *Lutrin* de Boileau ou la *Secchia Rapita* de Tassoni.

Le Théâtre-Historique doit reprendre cette semaine la tragédie de *Charles VII chez ses grands vassaux*, de M. Alexandre Dumas. M<sup>me</sup> Dorval fera sa rentrée dans le rôle de Bérengère.

On répète aussi, au même théâtre, l'*Angélo* de M. Victor Hugo.

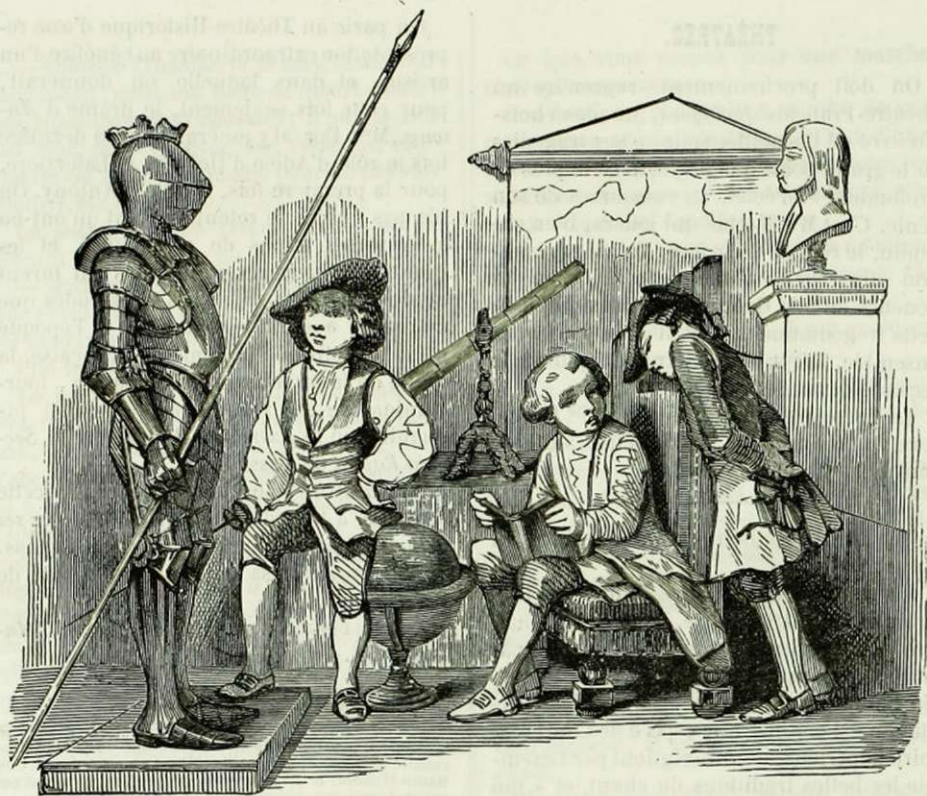
A ce Numéro est jointe la planche 2377.

Pour soins intimes de la toilette, nous vous rappellerons le système épilatoire de M<sup>re</sup> Dussert, rue du Coq Saint-Honoré, n<sup>o</sup> 13, qui permet d'enlever soi-même ces petits duvets qui naissent sur le visage et les bras, — et cela immédiatement et sans laisser aucune trace de racine. — La *Crème de la Mecque* a le pouvoir merveilleux de blanchir spontanément la peau, tout en lui donnant une douceur et une suavité délicieuses. M<sup>re</sup> Dussert apporte les plus grandes perfections pour toutes les compositions auxquelles elle a donné tous ses soins ; et l'*eau de Rose* qui rafraîchit la peau et lui conserve une teinte toute diaphane, — la *Pâte Circassienne* qui rend les mains les plus charmantes qu'on puisse imaginer, ne sont pas les moindres auxiliaires au succès de sa maison.

Par brevet d'invention. SAPOCETI, savon de blanc de baleine pour blanchir et adoucir la peau, préparé par GUERLAIN, breveté, 11, rue de la Paix, ci-devant 12, rue de Rivoli. La cetine saponifiée offre l'avantage de donner un produit parfaitement inodore, s'impregnant sans les altérer des parfums les plus délicats, et conservant avec l'aspect nacré du blanc de baleine ses propriétés adoucissantes pour la peau. Très-soluble dans l'eau la moins lixivielle, la SAPOCETI fournit une mousse onctueuse et plus consistante que celle des autres savons, et forme, en raison de ces qualités, le savon de toilette le plus doux et le plus agréable.

FRICK, teinturier, rue de la Paix, 9, connu par la perfection qu'il a innovée dans l'art de la teinture, et par les médailles et mentions qu'il a obtenues de la Société d'Encouragement et à l'exposition de 1839, vient encore de trouver de nouveaux procédés à la vapeur, au moyen desquels il teint avec une célérité et une économie inusitées jusqu'ici toutes les étoffes, en varie la couleur, nuance celles des cachemires, réservant les palmes et ravivant les couleurs passées ; arlequinne les palmes et les franges à volonté. Il teint, nettoie et apprête toutes espèces de soieries brodées, brochées, imprimées toutes couleurs, leur conserve le BRILLANT et la SOUPLESSE du neuf. — Les ateliers sont rue de la Madeleine, 41 et 43.





## MAGASIN DES ENFANTS,

n° 1, Boulevard des Italiens, n° 1.

Seul Journal ILLUSTRÉ EN COULEURS qui paraisse en France.

Au moment des vacances, le *MAGASIN DES ENFANTS* devient une véritable publication d'actualité. C'est un des meilleurs ouvrages qu'on puisse mettre entre les mains des enfants. — C'est non-seulement une lecture pleine d'attrait, une recreation toujours nouvelle, mais c'est aussi un ouvrage sérieux et essentiellement instructif sous une forme amusante. Les illustrations coloriées, en parlant à la fois aux yeux et à l'imagination des enfants, ajoutent à la lecture du texte un charme nouveau et une lucidité plus grande. C'est surtout dans une très-intéressante histoire de notre armée française, dont le *Magasin des Enfants* poursuit depuis quelque temps la publication, que cet art nouveau de l'illustration en couleurs trouve une remarquable application : ainsi, c'est une charmante série de tous les uniformes des armées françaises, divisée par époques et par armes différentes. Cette seule série d'artiles, qui composerait un volume plein de verve, d'esprit, de documents curieux, de piquantes notices historiques, est un album de costumes de la plus parfaite exécution et de la plus rigoureuse exactitude. Dans la série des *Esquisses historiques*, M<sup>lle</sup> Eugénie Foa, avec ce style si charmant et si naïf qui l'a tant fait aimer des enfants, nous déroule, sous la forme de contes et de nouvelles, toute notre histoire de France.

Les éditeurs du *Magasin des Enfants*, comprenant tout le succès d'actualité que doit obtenir cette publication à l'époque des vacances, ont séparé le journal en deux séries et reçoivent les abonnements pour six mois.

Le *Magasin des Enfants* paraît chaque mois, en livraison de trente-deux pages grand in-8°.

Prix de l'abonnement : UN AN : Paris, 8 fr. — Départements, 10 fr. — Etranger, 12 fr. — SIX MOIS : Paris : 4 fr. — Départements : 5 fr. — Etranger : 6 fr.

On s'abonne : 1° Au bureau du *Magasin des Enfants*, boulevard des Italiens, 1, à Paris : — 2° chez tous les libraires de la France et de l'Etranger — 3° en s'adressant aux bureaux des Messageries ; — 4° en envoyant au bureau du Journal un bon sur la poste ou un mandat sur Paris.

## LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.